

LE CANARD

MONTRÉAL, 30 AOUT 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

Toutes communications concernant l'administration ou la rédaction doivent être adressées à

GODIN, MONDOU & C^{ie}.

Edit.-Propriétaires.

Boîte 325 Bureau de Poste, Montréal.

LE CONSEIL LEGISLATIF ENVAHI PAR LES EMPLOYÉS DU GOUVERNEMENT, LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS.

M. Faucher de St. Maurice, porteur de l'adresse, prend la parole : Honorables Messieurs, ou, comme l'on disait autrefois, Pères conscrits :

Hon. Prudhomme :—Qu'est-ce qui dit là ?... Comment ce qui nous appelle donc ce farceur-là ?

Hon. Gingras :—Il dit qu'on est circoncis.

Hon. Prudhomme : C'est un polisson.

Hon. Starnes :—Silence, honorables Messieurs, laissez parler le requérait.

M. Faucher :—Je regrette, Honorables Messieurs, de vous avoir blessés en vous donnant un titre ou un nom révérent chez les anciens Romains.

Hon. Prudhomme :—C'est pas vrai, les Conseillers législatifs n'étaient pas plus circoncis dans ce temps là qu'à c'te heure.

Plusieurs Conseillers :—C'est vrai, c'est vrai !

M. Faucher :—Vraiment, je sais pas comment vous prendre.

Hon. Beaudry :—Prenez-nous par le bon bout.

Hon. Prudhomme :—C'est ça, c'est ça :

M. Faucher :—Eh bien ! Honorables et vénérables Messieurs, vous qui êtes le cœur et la moëlle du pays, les colonnes de notre constitution, les barrières qui empêchent la révolution, l'impunité et toutes les mauvaises passions de détruire nos institutions religieuses, nationales et politiques.....

Hon. Dionne :—Que c'est ben parler ça.

Hon. Prudhomme :—C'est si vrai !

M. Faucher :—Vénérables vieillards, vous nous voyez devant vous avec nos femmes et nos enfants affamés pour vous demander d'avoir pitié de nous, de ne pas nous enlever le pain de nos familles.

Hon. Dostaler (il s'essuie les yeux) :—Je peux pas résister à ça moi.



LES EMPLOYÉS DU GOUVERNEMENT AVEC LEURS FEMMES ET LEURS ENFANTS DEMANDANT AU CONSEIL LEGISLATIF DE VOTER LES SUBSIDES.

M. Faucher :—En effet refuser les subsides, n'est-ce pas nous refuser notre pain ?

Hon. Beaudry :—Mieux vaut manger un peu moins et sauver le pays. Y a pas d'autre moyen de mettre à la porte ces gueux de rouges.

Hon. Prudhomme :—D'ailleurs, Monsieur le Président, y est temps de leur montrer qu'on n'est pas des invalides comme ils disent, des gens qui sont pas capables de rien faire.

M. Faucher :—Eh bien ! alors, Honorables et vénérables Messieurs, prenez nos femmes et nos enfants, puisque vous nous ôtez les moyens de les nourrir, faites les vivre.

Hon. Beaudry :—Passe pour les femmes, mais les enfants.....

Hon. Gingras :—Ceux qui ne sont pas encore sevrés, qu'est-ce qu'en en fera ?

M. Legendre :—Oui, sans compter que j'en ai un, moi, qui n'est pas accoutumé encore au suçon.

Hon. Ferrier :—Shocking ! shocking !

Hon. Prudhomme :—Qu'est-ce qui dit donc là le père Ferrier ?

Hon. Dionne :—Il dit que c'est embêtant.

M. Faucher :—Ce n'est pas tout, honorables messieurs. Ce n'est pas seulement pour nous que nous craignons, mais c'est pour vous ; ce n'est pas seulement nos femmes et nos enfants que vous allez faire souffrir, si vous refusez les subsides, mais ce sont vos propres femmes et vos petits enfants que vous allez frapper.

Plusieurs voix :—Comment ça, comment ça ?

M. Faucher :—Mais oui, vous ne serez pas plus payés que les autres si le Gouvernement n'a pas la coppe.

Hon. Prudhomme :—Est-ce vrai ça, M. le Président.

Hon. Starnes :—Sans doute.

Plusieurs voix :—Ah ! Ah !

Hon. Dionne :—Eh ben, nous étions pour en faire une bêtise

Plusieurs voix :—Oui une belle. Hon. Prudhomme :—M. le Président, j'ai une monction à faire. Je propose, secondé par l'hon. M. Gingras :

"Que vu que la Chambre haute n'est pas assez bête pour se couper les vivres, il soit décidé unanimement qu'on accorde à la Chambre basse tout l'argent qu'elle voudra.

M. Faucher et les autres employés ainsi que leurs femmes et leurs enfants s'unissent pour crier :—Merci, Messieurs, merci !

Hon. Ross :—Arrêtez, Arrêtez ! J'ai quelque chose à dire dans c'te grosse affaire. J'ai un plan, mais je peux pas en parler à c'te heure. Je propose l'ajournement comme un seul homme.

Hon. Prudhomme :—Je savais pas que Ross avait des plans. Je retire ma monction.

L'ajournement est voté, et les employés se retirent de mauvaise humeur, les femmes et les enfants brillant et les hommes jurant comme des diables. Buteau-Turcotte s'écria en sortant : "v'à ce que c'est que d'être gouverné par des "rosses."

FANFAN.

Discours du Père Louison aux Membres de la Chambre de Québec.

QUÉBEC, 26 AOUT, 1879.

MON CHER CANARD,

Les députés du peuple à Québec désiraient avoir l'opinion du "Canard," le seul journal vraiment indépendant et sérieux du pays, sur leur compte, j'ai été invité à leur faire le prône, dimanche soir, dans la Chambre même du Parlement.

Croyant que de bonnes grosses vérités pourraient leur faire du bien, j'acceptai l'invitation. Je dois te dire que c'est pas rien que de représenter un journal comme le "Canard," tu aurais été fier de

voir les honneurs qu'on m'a faits. On m'envoya chercher dans le plus beau carrosse de Québec, un vrai carrosse luxurieux, tiré par quatre chevaux encore plus luxurieux, un laquais éméché et des policeman tout autour. Et pis si l'avais entendu les cris de la foule, si t'avais vu tous les yeux braqués sur moi et pis les gueules ouvertes et qui criaient "hourra pour le père Louison !" Oh, mon cher Canard, je n'ai jamais vu autant de gueules que ça. Les pétards, les fusils, les canons, tout ce qui pette, marchait ; c'était un bruit, un vacarme effrayant. On a ben parlé des ovations faites à Luc, mais c'était rien, rien, mon cher Canard, en comparaison de ce qu'on a fait pour moi. Pendant tout ce temps-là j'avais mon brule-gueule à la bouche, et j'envoyais de grosses bouffées dans l'air ; de temps en temps je consentais à ôter ma tuque pour saluer la foule. Turcotte qui m'accompagnait ne pouvait pas s'en taire : "Père Louison, qu'il me disais, je pensais pas que vous étiez si populaire." "Ce que c'est que d'être l'ami du peuple," mon cher Turcotte, que je lui répondais.

Arrivé à la Chambre, je mis mon brule-gueule dans ma poche et je fis mou chemin entre deux rangées de soldats du pays.

Ce que je trouvais de plus drôle, c'était de voir marcher devant moi à reculons comme une écrivaine, une espèce d'officier qui n'avait pas de culottes mais des grands bas qui y allaient jusqu'au cou et qui portait un grand bâton de réclisse ; il marchait en reculant et faisait un tas de révérences et de saluts jusqu'à terre qui finissaient pas. Ça devrait être un macrobate parce qu'un homme comme les autres pourrait pas se mettre le corps en deux comme ça sans se fendre en quatre. Toujours que je me rendis de ce train-là jusqu'au trône de l'Orateur. J'eus beau me débattre, leur montrer mes souliers de bœuf que j'avais oublié de graisser, y fallut monter sur le trône. Je montai et quand j'aperçus tous ces ministres et députés devant moi, je devins tout humide, mais ayant tiré mon flask de ma poche, je me mouillai la luelle avec du bon Molson, j'ôtai ma tuque et je commençai ainsi au milieu des applaudissements les plus enthousiastes :—

"Mes petits agneaux,

"Vous m'avez invité à vous adresser la parole pour connaître ce que le peuple pense de vous, pour savoir la vérité ; vous allez la savoir. Eh ben, la vraie vérité, ce qu'on pense et ce qu'on dit ; c'est que vous êtes de grands parleurs, mais de petits faiseurs.

Qu'est-ce que vous avez fait depuis deux mois que vous êtes ici ? Pendant que le pauvre peuple sue à grosses gouttes pour enrichir le pays, vous suiez de trop boire et de trop parler et veus mangez d'avance la récolte de l'année.

Voyons ce que vous avez fait. Vous êtes là les uns en face des autres comme de vrais coqs, les coqs bleus et les coqs rouges, vous passez votre temps à vous battre ;